

Les débuts mouvementés de notre vie conjugale

Pour nous loger, alors que sévissait à l'époque une grave pénurie de logements, nous n'eûmes d'autre choix que d'accepter la proposition de ma tante, qui possédait une maison rue Guénard à Caudéran, alors habitée par son fils. Étant âgée, elle partageait un appartement avec sa fille, concierge à la résidence Primerose. Elle nous proposa de nous donner une pièce de la maison que nous retapissâmes pour en faire notre chambre. Derrière la maison, il y avait aussi une espèce de chai, qu'on retapa en cuisine et qu'on équipa d'une cuisinière. Je me souviens qu'on se grillait là le soir devant la gazinière avant de traverser la cour pour aller se geler dans la chambre à coucher qui n'était pas chauffée.

Malheureusement, alors que cela faisait tout juste neuf mois que nous étions mariés, Michel fut rappelé pour l'Algérie. Je revois encore le policier venir à la maison, un dimanche, nous l'annoncer. Il partit d'abord à Biscarrosse. Une fois en Algérie, il ne fut heureusement pas envoyé sur le front, mais affecté dans les bureaux, car il savait taper à la machine. Cette période fut épouvantable ! Je crois bien avoir pleuré tous les jours. Je me sentais seule à Caudéran. Pour tuer le temps, j'écrivais tous les jours à Michel et je notais ce que je faisais dans un petit carnet. Je partais travailler le matin avec le solex que Michel m'avait offert pour Noël. Le soir, j'allais parfois chez mon père, et le week-end chez ma mère. Quand le mari de ma cousine, qui était policier, travaillait de nuit, j'en profitais pour dormir chez elle. De son côté, ma belle-mère ne bougea pas le petit doigt. Un jour, alors que je m'étais rendue chez elle, elle me dit que la fois suivante elle me garderait à manger. Du coup, avant d'y aller, je passai acheter des petits gâteaux. Malheureusement, je dus tomber sur un mauvais jour, car personne ne me proposa de rester.

Je repartis donc avec mon solex et mes gâteaux, pleurant toutes les larmes de mon corps. Je découvris plus tard que cela n'avait rien d'étonnant que ma belle-mère ne m'invite pas cette fois-là, car par la suite jamais elle ne le fit ; ni pour Noël ni à une autre occasion. Pas même la fois où, pour la fête des mères, nous lui portâmes un aspirateur que nous avions acheté avec mon beau-frère et ma belle-sœur ; elle fut ravie, mais ne nous convia pas pour autant à déjeuner ! Pourtant, elle avait de quoi, car elle faisait pas mal de conserves.

Mon beau-frère Gérard (le mari de ma sœur) et mon frère Robert furent aussi envoyés en Algérie. Ce dernier y resta dix-huit mois, car il fit son service militaire là-bas. Je ne me souviens pas qu'il s'en soit plaint. Il est vrai qu'il est d'un caractère facile, de nature adaptable, et pas trop sentimental (en tout cas il ne le montre pas). Je crois que, là-bas, il jouait du tambour. Quant à Christian, l'aîné, il n'y alla pas, car il n'avait pas fait son service militaire. En tout cas pas en entier. En tant que soutien de famille, il en avait été dispensé, ce qui le contraria beaucoup, au point de dire à ma mère que, s'il ne le faisait pas, il lui reprocherait toute sa vie ! Ma mère réussit donc à le faire envoyer à Libourne, mais au bout de six mois, il la supplia de faire les démarches inverses pour le faire rentrer !

Michel revint d'Algérie en octobre 1956. Ma cousine, qui avait une voiture, me conduisit à la gare Saint-Jean. Quand on se vit sur le quai, on se jeta dans les bras l'un de l'autre. Nous étions fous de joie. Cela faisait six mois que nous ne nous étions pas vus. Nous partîmes en voyage une semaine à Paris, où mon mari avait un oncle. Mon beau-frère Robert tenta bien de venir avec nous, mais on refusa car on voulait rester tous les deux. On alla voir jouer Tino Rossi.

Ensuite, mon mari reprit son travail à la banque Westminster. De mon côté, je ne travaillais plus chez « Chevallier », ma cousine m'ayant fait entrer chez une personne qu'elle connaissait, soi-disant pour m'occuper des enfants. En fait, il s'agissait aussi de faire le ménage... Mon mari n'en fut pas ravi ! Néanmoins, j'y restai deux ans.

Au printemps 1957, nous achetâmes d'occasion notre première voiture, une Simca deux places décapotable datant de 1949, mais nous dûmes la revendre dès le mois de novembre, compte-tenu des soucis mécaniques qu'elle nous causait. Nous fîmes alors l'acquisition d'un scooter Lambretta grand luxe d'occasion, qui n'avait que 600 km au compteur, que nous revendîmes en 1960 après la naissance de notre fils. Quelques années plus tard, nous achetâmes une Dauphine Gordini rouge, que l'on garda quelques années.

Je tombai enceinte en juin 1958, alors que nous étions en vacances sur la Côte d'Azur avec ma cousine, son mari et son fils Patrick. Nous avions pris une chambre dans un hôtel. Chaque jour, nous allions pique-niquer dans un nouvel endroit que nous visitions. Un jour, mon mari voulut photographier la maison de l'Aga Khan : il se pencha un peu, puis encore un peu plus et tomba dans un fossé ! Heureusement, le mari de ma cousine, qui était policier et avait fait du secourisme, put le ramener à lui. Avec Nanou, nous aimions visiter les églises dans lesquelles je ne manquais pas de brûler un cierge pour avoir un bébé. Mon mari, lui, n'était pas très chaud, car on était très mal logés et on ne gagnait pas beaucoup d'argent. Finalement, mon vœu fut exaucé.